

Le collectif IDEM présente

# Les LGBT font bouger les sociétés

Cultures et politiques  
de l'émancipation

*Introduction d'Eric Fassin*

**40  
débat**

*sur les  
lesbiennes,  
gays, bi,  
trans, queer,  
intersexes et  
féministes...  
Leurs enjeux  
et leurs  
apports aux  
sociétés...  
Ici et là-bas.*



**La folle  
aventure des  
UEEH...**

**Ou Universités d'Été Euro-  
méditerranéennes des Homosexualités**

# **Introduction à la discussion**

- **À l'invitation du collectif IDEM, des membres de l'organisation des UEEH, Universités d'Été Euro-méditerranéennes des Homosexualités, ont reçu « carte blanche » pour animer un temps de présentation et d'échange autour du projet, de l'histoire et des valeurs portées par les UEEH.**
- **En voici la trace, enregistrée en direct puis retranscrite par des membres des UEEH. Nous avons cherché à en faciliter la lecture en passant de la langue orale à l'écrit, en respectant au mieux les propos des participantEs. Comme il est d'usage pendant les Universités d'Été, nous avons souvent choisi d'employer le féminin générique, marqué par un « E » majuscule, en lieu et place du masculin employé pour les humains et humaines quand on utilise un pluriel, comme la syntaxe l'imposerait**

**d'ordinaire. Cette marque de genre, le « E », cherche à rendre visible la diversité des identités invisibilisées par la norme linguistique dominante. Parfois, les genres masculins et féminins seront employés l'un après l'autre pour respecter l'emploi fait par les locutricEs. Parfois un seul genre est employé. L'idée derrière ce jeu sur les normes de langue étant de rendre compte des diversités tout en renversant les rapports de dominations tels qu'ils s'inscrivent dans nos usages linguistiques quotidiens, et non de remplacer une norme par une autre.**

- **Pendant cette rencontre, nous avons essayé de rendre compte du projet et de son évolution, parfois des raccourcis auront été faits, des oublis commis, des erreurs aussi. Nous avons fait de notre mieux pour les corriger à la retranscription, et nous excusons si certains ont échappé à notre vigilance.**
- **Parmi les différentEs interlocutricEs de cette rencontre, les membres de l'équipe**

**d'organisation des UEEH seront indiqués par un M et les participantEs, par un P. Différentes personnes seront donc indiquées avec la même lettre (M ou P) de façon à rendre la lecture fluide et à anonymiser les discours.**

# Discussion

M : Les Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités ont le plaisir de participer au forum méditerranéen organisé par le collectif associatif IDEM, du coup, on est heureuxEs de vous accueillir et d'être accueilliEs ici pour cette rencontre, ce moment pour échanger et interroger le projet des universités d'été, les UEEH, cette manifestation particulière et dont l'histoire est riche ! Peut-être qu'on pourrait commencer, pour présenter cette manifestation, de ce que vous en savez des UEEH ou de ce qu'on vous en a dit, que connaissez de ces universités d'été ?

P : Alors on m'avait dit qu'il avait plein de conférences, plein d'assemblées générales, beaucoup de gens avec des avis très différents et plein d'activités, dans un esprit communautaire : on fait tout en communauté et on fait ensemble le ménage, la cuisine, etc. Du coup, je ne sais pas si c'est toujours comme ça mais c'est ce qu'on m'en a dit...

M : Tout à fait, tu proposes un beau portrait des UEEH ! En fait l'idée, c'est que les UEEH ont pour but de réunir toutes les personnes qui veulent échanger et partager... quoi que ce soit en fait ! Que ce soit les recherches qu'elles ont menées, les réflexions qu'elles construisent, les lectures qu'elles ont faites ou parce qu'elles savent danser, elles veulent partager leur plaisir de danser et apprendre à d'autres personnes à danser ou bien elles ont un projet d'exposition photo, etc. En fait tout ce qu'on veut apporter, tout ce dont on a envie, on peut le faire aux UEEH le tout dans un certain cadre. Le cadre des UEEH, c'est un espace qui est autogéré. Par exemple, les cuisines à chaque étage de la cité universitaire sont collectives et elles s'organisent au quotidien pour faire à manger pour tout le monde... Que pourrais-je dire de plus...

M 2 - Et on travaille avec tout le monde !

M : Tu veux dire que c'est LGBT et aussi Queer, Intersexe et Féministe (QIF) ?

M 2 : Oui et au niveau du handicap aussi... L'an dernier on a pu faire un colloque consacré au handicap et à la sexualité par exemple...

M : Mais peut-être qu'il serait bien de faire un peu d'histoire d'abord, non ? Les premières UEH (Universités d'Été Homosexuelles), c'était leur nom à l'origine, ont eu lieu en 1979, trois ans avant que l'homosexualité soit dépenalisée, en 1982. Ça avait un impact d'avant-garde politique et militante à l'époque d'organiser un événement public qui mentionnait explicitement l'homosexualité alors qu'elle était toujours susceptible d'être réprimée. C'a été un événement qui a beaucoup marqué nos communautés, et qui a été organisé tous les deux ans jusqu'en 83. Puis l'épidémie du sida faisant rage, il y a eu une baisse des forces vives susceptibles d'organiser un tel événement. Ça s'est alors arrêté puis elles ont repris en 1999, sur une base annuelle. Au départ les UEH s'adressaient uniquement aux personnes homosexuelles, alors qu'aujourd'hui, l'idée est de créer un espace de non-mixité pour toutes les personnes LGBTQIF (lesbiennes, gays, bissexuellEs, trans, queer, intersexes et féministes) et de se retrouver pour pouvoir déplacer la norme sociale dominante, la mettre à l'extérieur de manière à expérimenter d'autres modes de socialités entre nous, d'autres façons d'échanger, de partager nos savoirs, etc. Sachant que l'on se retrouve toutEs quelque part avec ce point commun qui est d'appartenir à une minorité sexuelle ou de genre, quelle qu'elle soit. Voilà, ça, c'est le premier pilier du projet. Le deuxième pilier, c'est d'organiser l'événement ensemble. Alors il y a une équipe qui travaille toute l'année pour organiser les UEEH mais pendant la manifestation on essaie de

tendre vers un fonctionnement autogéré : où chacune et chacun participe à sa manière, met un peu de son énergie, prend de son temps, donne un peu de sa disponibilité, un peu de ses talents, pour faire en sorte que cet événement soit à la hauteur de ce que nous sommes, c'est-à-dire...

M 2 : Merveilleuses !

M : Exactement ! Concrètement ça peut aussi bien vouloir dire passer un coup de balais de temps en temps qu'organiser le planning des ateliers, tenir le bar pendant les soirées, s'occuper de l'accueil des nouvelles arrivantEs, etc. On pourrait ajouter beaucoup de choses... Allez, on fait tourner la parole ! Ça aussi, c'est une pratique aux UEEH on se passe la parole : quand une personne parle un peu trop elle laisse la place (rires). Non personne... ? Alors... (Rires)... Est-ce que quelqu'unE a vécu des choses aux UEEH et voudrait partager son expérience ?

P 1 : On participe avec Karine aux UEEH depuis 2005, on a commencé à porter des projets trans', puis intersexes à partir de 2006 et à partir de 2007 on a commencé à parler des transidentités qui comprennent toutes les identités trans y compris les intersexes. Ce qu'on a appris le plus de la confrontation avec les autres groupes les autres minorités, qu'elles soient sexuelles, linguistiques, culturelles, c'est à utiliser les passerelles qu'on construit, qui se montent aux UEEH, c'est vraiment ça qu'on a appris...

M : Oui en fait c'est un peu la base du projet des UEEH. Si ça s'appelle « universités d'été » au départ, c'était parce que des personnes ressentaient le besoin d'espaces pour échanger, pour partager des savoirs mais pas sur un mode uniquement académique, universitaire, mais plutôt avec l'idée de renverser un peu les rapports hiérarchiques entre le savoir universitaire et les savoirs militants, issus du terrain et



donc de créer un espace où tout le monde pourrait enseigner partager quelque chose et apprendre... C'est le but aussi de ce moment-là dans l'année...

P : Quand on est arrivées à Marseille il était d'usage très fréquent dans le monde lesbien de dire que les UEEH était un truc de pédés qui se travelottaient. Quinze ans plus tard tout le monde se travestit et on appelle des soirées transgenre. Il y a eu une révolution conceptuelle dans nos têtes qui est formidable. C'est cette transformation qui fait que le mot travesti ce n'est plus un mot qui désigne des mecs qui s'habillent en fille, en féminin, etc. Il y a aussi des groupes de femmes masculines qui ont retransformé le mot « efféminé » et qui l'ont transformé conceptuellement. Tout cela intervenait progressivement, par fronts, toutes ces thématiques se confrontent et on avance par fronts. Parler de soirée festive « transgenre » ça n'est pas simplement utiliser un mot, ça fait que chaque groupe, chaque individu utilise d'abord ce mot dans le sens de son groupe d'appartenance, dans le sens de ses pratiques qui ne sont pas simplement sexuelles, mais impliquent aussi le genre et le transforme, le co-transforme avec autrui.

P : Pourtant, vu de l'extérieur il y a toujours les mêmes clichés, non ?

P : Oui mais il faut aller à l'intérieur.

P : Oui mais les gens qui restent au bord, à l'extérieur, ont toujours le même cliché : les travestis qui sont là pour être des putes, pour la sexualité, uniquement ça, c'est l'image facile des personnes qui ne veulent pas être confrontées à une réalité qui est autre.

P : L'expérience que j'ai vécue était très différente. Je suis arrivée aux UEEH à une époque où je trouvais que le T, de LGBT, servait souvent

d'alibi, et je me disais : ce n'est pas vrai ! Il y a beaucoup d'associations qui ne sont pas LGBT ! C'est politique, c'est bien de mettre un T, mais elles ne le sont pas réellement. Je suis arrivée aux UEEH et je suis arrivée avec beaucoup de méfiance la première année, c'était en 2005, et finalement je suis restée mais absolument stupéfaite de cette visibilité des trans. Et pourtant la confrontation entre les trans et tout le monde n'était pas forcément évidente. En même temps, je n'ai pas découvert non plus de cloisonnement et ce que j'ai beaucoup aimé dans ses UEEH finalement c'est l'aspect ludique : il y a des moments festifs, il y a aussi des moments d'échange de savoir, il y avait un nombre absolument phénoménal d'ateliers et les questions de sexualité étaient posées, les questions de prévention étaient posées, il y avait un grand panorama et finalement on pouvait y trouver son compte. Pendant toute cette semaine, on pouvait autant faire la fête, se renseigner sur le VIH, autant qu'avoir des espaces de non-mixité lesbienne féministe etc. Et chacune finalement composait un peu le menu au fur et à mesure que la semaine se faisait. Et donc moi, j'ai été élu au C.A. (conseil d'administration des UEEH, l'équipe organisatrice) de 2005 à 2008. J'avais organisé le colloque sur cette idée justement de mémoire LGBT et culture LGBT, mais j'avais aussi fait d'autres choses, on avait beaucoup travaillé à l'époque, dans un mélange qui s'est un peu confirmé depuis, sur la visibilité des lesbiennes et des trans. Et pour changer cette image de « Club Med » qui parfois était accolée un peu trop abusivement aussi aux UEEH ou simplement la manifestation était réduite à une grande fête. Il y a de la fête et c'est bien qu'il y ait de la fête, mais il n'y avait pas que de la fête, enfin en tout cas c'est ce que j'ai retenu. Et je garde un souvenir qui est vraiment très fort, d'autant plus que c'est arrivé à un moment en 2005, 2006, 2007, où l'on a pu travailler en réseau, où l'on s'est rencontrés entre des groupes Trans et d'autres groupes et on a pu travailler sur des tas de choses, le travail se poursuivant tout au long de l'année.

M : C'est vrai qu'il y a eu toute une évolution au fur et à mesure des années sur le public qui fréquentait les UEEH. Et je trouve intéressant

de l'évolution, par rapport à la présence des trans, et même des lesbiennes. Au début des années 2000, les UEEH était très masculines et réunissaient énormément de monde : plusieurs centaines de personnes, jusqu'à plus de 700 personnes, avec une organisation assez incroyable ! Un feu d'artifice sur les îles du Frioul, un bal en plein air dans le centre-ville, etc. C'était une autre époque : l'association avait beaucoup d'argent, recevait beaucoup de subventions publiques, notamment de la ville de Marseille. Au fur et à mesure des années 2000 tout le monde associatif s'est vu peu à peu privé de subventions et nous aussi. Il y a eu beaucoup de changements. Pour revenir au public des UEEH, il y a eu des changements notamment sous l'impulsion de groupes minoritaires dans nos minorités, les lesbiennes qui ont fait le pari de venir aux UEEH et de se confronter à sa majorité masculine ! Il y a eu des conflits d'ailleurs, ça n'a pas toujours été facile. Et puis, aussi un investissement des personnes et des groupes trans, qui se sont dit « on ne va pas attendre qu'on nous accueille, s'illEs sont pas prêtEs, s'ils ne peuvent pas penser l'inclusion des personnes trans, on va venir, on va provoquer le débat ». Et il y a eu un vrai changement aux UEEH à partir du moment où les groupes trans se sont emparés de l'espace, et là, les questions de sexualité et se sont posés autrement à travers le prisme des questions trans. La question de la sexualité s'est trouvée complexifiée avec la question du genre. Et ça, c'est quelque chose qui est en fait assez rare dans les associations LGBT aujourd'hui. Et on n'est pas peu fiers de cette histoire aux UEEH.

P : Je vais peut-être dire une bêtise, je suis devant deux personnes qui ont bien plus d'expérience que moi, moi j'en ai une toute petite, mais c'est vrai que si on regarde le monde homosexuel et le monde lesbien, ce sont des mondes qui sont affirmés dans leurs sexualités. Pour moi, le monde trans est très vaste, il y a de grandes différences entre les trans, les travestis, les transgenres, il y a tout un panel qui est beaucoup plus diversifié, mais il y a tout un panel de sexualités qui peuvent aller de l'hétérosexualité à la bisexualité, à l'homosexualité et encore, comment le traduire ? Ce n'est pas évident au départ.

P : Il y a aussi cette idée : c'est que les questions trans ont permis une convergence. C'est une question d'identité de genre c'est vrai, mais on a aussi une sexualité. Et comme trans, on peut être pédé, gouine et tout un tas d'autres choses. De la même façon, les questions de genre ne concernent pas que les trans, elles concernent aussi tous les autres groupes. Et bon voilà, enfin, je crois que ça nous a pas mal réunis et que ça nous a donné en tout cas une base de débat et qu'on a pu se rencontrer aussi grâce aux questions de genre.

M : Je voulais rebondir sur ce que tu disais tout à l'heure : la perception des garçons qui se « travelotent » a évolué et notamment dans cet espace que sont les UEEH. J'avais envie de donner un exemple du genre de chose qu'on peut faire aux UEEH. Notamment on fait des ateliers, où il y a quelqu'un ou quelqu'une ou plusieurs personnes qui veulent discuter de quelque chose, ils l'organisent. Ca c'est un format, on va dire, assez classique. Mais il y a aussi des outils, des espaces qu'on construit aux UEEH, qui nous servent à expérimenter autrement que par la parole, l'échange d'idées ou les films, les livres, etc. Et notamment il y a cette chose merveilleuse qu'on appelle la « fringothèque », dont on a laissé quelques objets ici où on est et qui est un grand réservoir, une grande bibliothèque de vêtements. Un vêtement c'est souvent très généré, masculin, féminin ou les deux. Dans la fringothèque, chacunE peut venir s'emparer d'un costume, d'un vêtement, se maquiller, se transformer, se changer... On peut se « drag-kinguer », se « drag-queener », se traveloter, se transgenrer, etc. Ca peut être juste pour rigoler entre copains, mais déjà, ça veut dire beaucoup en fait. L'idée c'est d'explorer, d'expérimenter : « qu'est-ce qui va se passer si j'utilise des vêtements que je ne porte pas d'habitude, d'un genre différent de celui auquel j'ai été assimiléE depuis mon enfance ? Comment vais-je interagir socialement avec les autres, avec mes copines, mes copains ? Puis avec d'autres personnes que je connais moins bien ? Qu'est-ce que ce changement vestimentaire va provoquer dans mon corps, dans ma

façon d'interagir ? De créer du lien ou pas ? De mobiliser mes attitudes gestuelles avec tous les clichés que j'ai pu intégrer par ailleurs ? Et donc oui, d'un « travelotage », ça devient vite un acte assez politique finalement, que d'explorer la question du genre, dans le jeu, dans un espace très safe où on ne va pas se sentir ridiculiséE, où, en tout cas, le ridicule est plus inoffensif qu'ailleurs...

P : Je crois que c'est un apprentissage : la déconstruction du ridicule, de la honte... La fringothèque, j'y passais quasiment deux heures chaque jour, à partir de midi et j'observais qui venait, qui consommait quoi. En gros, que faisaient les gens ? Et j'ai écrit un très long article sur ce sujet, sur ce qui se passait dans la fringothèque, aux UEEH. Et je m'apercevais, par exemple chez les copines lesbiennes, ou bisexuelles, qu'il y a plein de filles qui ne s'étaient jamais habillées en filles ou en garçon : les deux. Elles avaient toujours adopté une graphie androgyne, on va mettre ce mot-là, et n'avaient jamais exploré leur féminité, ni leur hyperféminité, ni leur masculinité. Par exemple des copines n'avaient jamais essayé aussi bien de mettre de robe que de se dessiner une moustache. Il y avait les deux à la fois. Et idem chez les garçons. Il y a des garçons par exemple qui ne supportaient pas d'avoir une grosse — comment dites-vous ? Une grosse ? Quand il y a plein de poils ici — une grosse fourrure (Rires). Eh bien, à la fringothèque où plusieurs ateliers sur ces questions se sont déroulés, ils apprenaient à se dire que ça, ce n'était pas forcément masculin, mais que ça pouvait juste être doux. Et ils réapprenaient tout, ils réapprenaient leur corps.

M. : Il y aussi un autre espace que j'aime beaucoup aux UEEH, c'est le « câlinodrôme ». Il participe aussi à cette déconstruction des rapports qu'on entretient quotidiennement entre nous. Comme son nom l'indique, c'est un espace pour se faire des câlins. Mais l'idée, c'est que ça ne soit pas sexualisé : il y a un cadre, une charte, il y a un projet derrière cet espace. C'est un espace de rapports physiques non sexualisés, en essayant de dépasser soi-même les propres barrières qui

peuvent s'établir entre soi et le corps de l'autre. Des barrières de genre, de sexe, des barrières d'ordre physique, de poids, de taille et d'aspect social, de classe. L'idée c'est « est-ce-qu'on peut, dans un coin confortable, plutôt douillet, tamisé, apprendre à échanger des câlins, des caresses, des massages... ? ». Un peu prendre à rebours la norme sociale dominante qui veut que deux personnes qui se touchent dans un espace, en général, c'est plutôt pour se battre (sur un ring ou ? — rires —). Voilà, la question c'est que peut-on peut expérimenter, de solidarité mais aussi de tendresse, dans un espace « safe » ?

P : Je vais dire une bêtise, mais tu peux faire un espace naturiste aussi ?

M. : Il y a eu des espaces naturistes, tout à fait. Tout ça, c'était des espaces qu'on construisait à l'École des Beaux-Arts, qui était notre pré Beaux-Arts on n'y a plus accès. Donc cette année, on sera à la fac de sciences. On y a loué des salles, on aura peut-être un couloir, ou en tout cas cinq, six salles à nous. On aura en conséquence beaucoup moins l'occasion d'expérimenter cette non-mixité dans la journée. Le soir, au CROUS, on sera entre nous et le reste du temps, sur les lieux d'hébergement on sera entre nous. Mais en journée... Là, on est en train de parler de ce qu'étaient les UEEH, de ce qu'elles devraient être les prochaines années, on espère. Cette année, ça sera un peu plus compliqué, mais on sait que ça va bien se passer quand même, c'est une donnée importante à préciser.

P : Est-ce qu'il y a un colloque organisé cette année ?

M : Oui, come chaque année il y a un colloque. Il traitera de la question de l'usage de la violence dans les luttes féministes. L'idée c'était d'envisager la question de la violence, non plus avec l'angle classique un peu simpliste du style : « la violence, ce n'est pas bien », mais plutôt, quand on est face à la violence d'État, à la violence sexiste, machiste,

raciste, homophobe ou transphobe, à quel moment serait-il légitime de répondre aussi avec des actes violents ? Quel serait le critère ? Quel type de violence ? Quelle légitimité ? Enfin, l'idée c'est d'interroger cette notion là et de voir si, quelque part, l'idéologie de la non-violence n'est pas aussi celle des gens au pouvoir, des groupes dominants. Un sujet sulfureux ! Et ce colloque aura lieu...

M. : Boulevard Longchamps, au local de Solidaires et Attac, ça se passe à 17h, mercredi.

M. : Pour celles et ceux qui ne connaissent pas encore, vous m'entendrez souvent parler au féminin quand je parle d'un « nous » aux UEEH. C'est une pratique, une habitude qu'on a : on se féminise. Il ne s'agit pas alors de performer quelque chose, mais de visibiliser un genre qui est minorisé du fait de la règle grammaticale du masculin qui l'emporte face à un groupe mixte. On s'est dit « pendant quinze jours, on va parler au féminin à la place des masculins génériques ». Alors quand on écrit, on écrit avec un E majuscule, mais ce n'est pas le « e » féminin du genre féminin spécifique. C'est le « E » de toutes les minorités, opprimées ou discriminées par ailleurs. Toutes les identités, toutes les minorités, c'est ce "E" qu'on met en majuscule. Donc, quand je parle au féminin, ce n'est pas pour parler d'un groupe de filles, c'est pour parler de ce « nous », en cherchant à rendre audible, visible, ce que la norme dominante fait disparaître d'ordinaire.

M. : Je voulais aussi revenir sur le déroulement des UEEH. Ça commence par trois jours d'installation, de montage. Cette année, ça va être très rapide et très sympathique. Ça commence jeudi de cette semaine. Donc, jeudi et vendredi, on s'installe, on est à Luminy. Vous êtes toutEs bienvenuEs si vous voulez participer aux UEEH pour nous aider à monter les cuisines, à organiser, accueillir les nouveLLEs, etc. Samedi, il y a la marche Europride, donc on a prévu de ne rien faire sur place pour

laisser la possibilité à toutEs les participantEs de participer à la marche Europride, enfin à la gay pride. À partir de dimanche, on fait une assemblée générale d'ouverture, où l'on va exposer un peu l'ensemble du contenu, du fonctionnement, etc. Et à partir de lundi, les ateliers auront lieu tous les jours à la fac de sciences, jusqu'à vendredi. Et samedi, assemblée générale de clôture, et peut-être qu'on fera la fête !

M : Oui, parce qu'on ne sait pas où faire la fête : normalement, on fait la fête à l'École des beaux-arts, parce qu'on y a accès 24h/24. Et là, la fac de sciences ferme à 18h ou 20h à Luminy donc on fera la fête autrement. On va expérimenter d'autres modes de festivité, des choses beaucoup plus calmes ! Voilà, beaucoup de choses sont en construction cette année, c'est un vrai chantier. Les UEEH ont été très affectées par ces changements de statuts de l'École des beaux-arts et par fait qu'on n'ait pas énormément d'argent non plus. Ce sera donc joyeusement chaotique !

P : Et les subventions publiques qu'est-ce que ça donne ?

M : On attend des réponses. La mairie ne nous donne plus de subventions publiques depuis longtemps : depuis 2004 je crois, ou 2003. Au début des années 2000, elle donnait des subventions en nature. En nous prêtant l'École des beaux-arts, c'est comme si elle nous mettait à disposition quelque chose de l'ordre de 20 ou 30 000 €, c'était vraiment significatif. Ce qui, en même temps, ne lui coûtait rien. Elle pouvait le valoriser dans son action. Par ailleurs, on recevait régulièrement une subvention du conseil général. Une petite subvention de 5 000 € pour le fonctionnement annuel. Et chaque année, on apprend en cours d'édition si on l'a ou pas. On verra cette année... suspense !

P : Vous pouvez dire un mot sur l'affluence ?



M : L'affluence ? On a réservé peu de chambres car on s'est dit qu'il y aurait peu de monde cette année, vu le contexte on tablait sur une petite édition et finalement on a plus de réservations que de chambres, on va être plus d'une centaine de personnes je pense (...).

M : *(à un participant qui a porté des projets d'échanges internationaux aux UEEH)* : Est-ce que tu veux bien prendre la parole ? En fait, je voudrais aborder une des dimensions du travail qui a été fait ces dernières années aux UEEH, ça a notamment été le travail avec des associations et des groupes activistes dans d'autres pays, avec comme projet d'inviter aussi les personnes d'Europe et du pourtour méditerranéen à venir s'emparer de cet espace des UEEH. Alors tu faisais partie d'une délégation internationale en 2008 aux UEEH, c'est ça ?

P : Avant aussi, les glorieuses 2007 !

M : Ah ! Les glorieuses UEEH 2007 ! On est très heureux de pouvoir t'accueillir ici, pendant cette présentation, car tu as porté des projets qui étaient supers aux UEEH, et si tu pouvais en parler un peu, ce serait génial...

P : Oui ! Bonjour ! 2007 c'était une grande année, on était 700 et quelques, c'était ma première rencontre internationale. En 2007, les UEEH ont réalisé tout un boulot d'invitation vers la région MENA (Middle East-North Africa), et ils ont regroupé les groupes arabes. Il y a deux parties dans nos régions, il y a tous les pays de la ligue arabe et il y a aussi les Palestiniens. Les Palestiniens qui sont d'une famille historique, la Palestine historique, Israël aujourd'hui. Et donc dans tous les pays arabes, se sont organisées à ce moment-là de grandes associations, qui sont Aswat et Helem, Meem aussi au Liban, etc. En

2007, il y a eu un premier mouvement réel d'un grand nombre de militants. On était 35 à participer, on a discuté de pas mal de choses, notamment de politique sociale. Grâce aux UEEH, à l'espace qui nous a été donné par les UEEH et qu'on a occupé, on a fait pas mal de présentations sur toutes les régions et les pays, sur les différents contextes et de groupes de travail. Et c'est de là aussi qu'est partie une grande initiative qui s'appelle Mantiqitna.

Mantiqitna est un réseau de militants et d'associations aussi. Elle a été créée aux UEEH étant donné qu'on était là. Comme les UEEH sont francophones, il fallait traduire pour ceux qui n'étaient pas francophones et qui devaient avoir des notions d'anglais etc. Pour pallier les questions de traductions successives, on a décidé de créer un espace parmi nous où il est possible de parler anglais et surtout arabe, pas seulement, mais principalement en arabe. De là est partie cette grande aventure. La première conférence Mantiqitna Qamb a eu lieu en 2009 car on a pu avoir des financements, puis en 2010, 45 militants et militantes se sont rencontrés, par l'intermédiaire du premier « Qamb » qui est la conférence style UEEH, en autogestion. Ce sont les activistes eux-mêmes qui viennent pour investir les lieux et ça a eu un grand succès. Ça fait à peu près 3 ans maintenant et cette année, c'est la 4e édition du Qamb où nous serons 100 participantEs venuEs de 13 pays des mondes arabes, y compris les pays comme l'Arabie Saoudite, le Yémen, le Sultanat d'Oman, le Soudan, l'Irak, tous ces pays qui sont perdus en matière de droits LGBT, mais quelques personnes de ces pays pourront venir.

Un des objectifs c'est aussi de renforcer le mouvement régional et donc nous nous sommes revus ici, à Marseille, et ça prend forme aussi, on facilite la participation des militants LGBT qui n'ont pas les moyens de participer au mouvement international. On leur facilite la participation à la conférence sur la Mantiqitna ou ici à l'Europride, sur tous les événements internationaux. On fait des partenariats avec les associations locales, pour partager nos expériences mais aussi apprendre à créer et travailler en réseau.

On voit cette année le bordel, le grand bordel, qu'est l'organisation de l'Europride, et justement au niveau des UEEH, j'avais senti aussi que c'était le bordel aussi (rires), même si c'est autogéré. C'est clair qu'on n'a pas l'habitude dans nos cultures de se mettre là-dedans. À la conférence Mantiqitna, ça reste quand même beaucoup plus organisé, c'est un moment privilégié. La preuve est qu'avec les collègues d'Abou Nawas en Algérie, chaque année on vient en gros comités, en grosses délégations avec d'autres pays. Voilà, je souhaite maintenant que les UEEH reprennent de l'ampleur.

P : J'ajouterais bien aussi que dans les initiatives liées aux UEEH, il y a la campagne STP (Stop Trans Pathologisation), qui est partie, en très grande partie, des UEEH 2006

M. : Tu peux nous en parler un peu ?

P : STP, c'est un mouvement international, et à l'époque, en 2006, c'est venu de Barcelone. Ça a fait beaucoup de choses cette rencontre entre les militants, de France, d'Espagne et du Portugal, principalement. En fait on a appelé les gens à discuter, à sortir du régional avec l'idée qu'on fasse quelque chose. Le temps à passé, on était en 2009, STP a vraiment imprimé une dynamique et n'a plus été accolé aux UEEH. [...]

M. : On voudrait vous proposer d'écouter un texte écrit par un membre de l'équipe des UEEH qui a porté et beaucoup fait avancer la question de l'accessibilité ces dernières années, mais on a des problèmes techniques, désolé... Peut-être avez-vous des questions en attendant qu'on arrive à lancer ?

P : Oui, je voudrais savoir, par rapport à la non-mixité, est-ce que ça concerne la plupart des espaces, des ateliers, des modes de vie et de

discussion ou pas du tout ? Y a-t-il des partis pris particulier sur cette question ?

M. : C'est une question très délicate. L'idée c'est qu'on crée une non-mixité LGBTQI. Les UEEH c'est une manifestation qui s'adresse aux personnes minorisées en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, donc on est une grande non-mixité inclusive de toutes les identités : lesbiennes, bi, trans, queer, intersexe, etc. Donc ça, c'est la non-mixité globale de l'événement. Après par exemple, si un groupe de meufs veut organiser un atelier entre meufs pour discuter ou réfléchir ou autre, elles peuvent faire un atelier non-mixte « meuf » ou créer un espace non-mixte qui le restera un jour, une semaine, toute la manifestation, etc. Idem pour d'autres non-mixités : trans, pédés, gouines, etc.

M : Il y a différentes non-mixités qui peuvent se mettre en place. Par exemple, pour la création de la campagne Stop Trans Pathologisation, il y avait des ateliers en non-mixité trans puisque c'était des personnes qui voulaient mener ça au nom des trans, par les trans, donc ça avait tout à fait son sens. La non-mixité des UEEH est une non-mixité inclusive de toutes les minorités. Évidemment, on ne demande pas à une personne qui arrive si elle est bien homosexuelle, bisexuelle ou trans, on ne vérifie pas et on ne rentrera jamais dans ce genre de choses, mais on leur explique clairement que c'est un événement qui s'adresse uniquement à ces communautés là.

P : Mais moi par exemple, c'est la première fois que je viens. Est-ce que les personnes qui sont hétérosexuelles, dans un schéma classique, ont accès à des ateliers ou des réunions qui sont ouvertes à ces personnes-là, qui n'ont rien à voir avec le milieu LGBT, mais qui sont intéressées, ou est-ce que ce sont des personnes qui sont mises à l'écart ?

M : Alors je vais te faire une réponse on ne peut plus ambiguë et je crois que c'est la ligne sur laquelle on marche aux UEEH et qui est un peu bancal : on ne les discriminerà pas en raison de leur orientation sexuelle mais on ne les invitera pas non plus. L'événement ne s'adresse pas à ellEs tout simplement.

P : Et si ils veulent venir ? Au contraire, c'est bien l'idée qu'il y ait des gens de l'extérieur qui s'intéressent, qui ont cette ouverture d'esprit. Je veux dire, ce sont quelque part des portes-parole, non ?

M : Oui ! Alors c'est pour ça qu'on organise le colloque en mixité totale. Il y a des temps ouverts, mais on demande aux personnes hétérosexuelles même les mieux intentionnées de la terre, de comprendre qu'on a besoin de vivre entre nous cet événement. En fait, pour que la magie et le projet politique des UEEH existe, il est difficile d'y inclure les personnes hétérosexuelles même les mieux intentionnées. Là je parle en mon nom, parce qu'on n'a pas toutEs la même vision des choses sur ce point...

P : C'est difficile de mettre en forme un certain pouvoir, de reprendre du pouvoir par rapport à la reconnaissance politique, c'est à cause de ça ?

M : D'une part, tout à fait, et d'autre part, pour déplacer les questions de normativité, on a besoin de se retrouver dans cette non-mixité là pour renverser les questions minorité-majorité aussi...

P : Oui mais il y a un point commun, c'est dans l'introspection. La personne qui peut faire réfléchir, les gens qui n'ont pas trouvé leur orientation et ça, c'est quelque chose qui peut finalement concerner l'ensemble des individus.

M. : Alors après ce qu'on peut faire, pour les personnes non LGBTQI ou hétérosexuelles pour ne pas les stigmatiser (rires) et qui veulent bénéficier de ce qui se passe aux UEEH c'est qu'elles peuvent tout à fait rencontrer des membres des UEEH et avoir accès aux documents produits aux UEEH. Elles peuvent écouter les enregistrements des ateliers ou du colloque en ligne, quand il y en a (rires). Il y a aussi plein d'autres manières de participer mais pendant une semaine c'est en fait beaucoup mieux si on est entre nous. Après il y a toujours des gentEs qui se faufleront, et tant mieux, on ne viendra pas fouiller dans leur vie privée (rires).

P : Elles peuvent être aussi curieuses parce qu'elles se cherchent ? Qu'elles cherchent des réponses...

M. : Dans ce cas-là on peut aussi l'orienter vers d'autres associations qui seront plus efficaces que nous sur ces questions-là... Les UEEH sont aussi un carrefour associatif, ça sert aussi à ça. Les grands axes qu'on retrouve chaque année aux UEEH, c'est l'international ainsi que l'accessibilité au sujet de laquelle on écouterait un texte écrit à l'occasion du colloque organisé sur les questions de handicaps et de sexualités par un membre de l'équipe. Il y a aussi la santé qui est un aspect essentiel de la manifestation : la santé sexuelle et la santé en général qui est pris en charge notamment grâce à des associations qui viennent aux UEEH et qui ont travaillé ensemble notamment sur la création d'un espace consacré aux questions de santé. Il y avait les associations Aides, Act Up et Keep smiling, principalement, qui faisaient de la prévention, de la réduction des risques, que ce soit au niveau des infections sexuellement transmissibles, mais aussi des risques en milieu festif, donc liées au bruit et à la consommation d'alcool, de drogues, etc. Tout ça c'est aussi un aspect qui pour nous reste très important parce que ça permet à des associations qui ne travaillent pas toujours ensemble sur des projets comme ça d'expérimenter de nouvelles approches et de toucher un public qu'elle ne touchent pas facilement par ailleurs, et aux

participantEs de rencontrer des militantEs forméEs qui viennent spécialement pour ça, dans un espace « safe » consacré à ces questions.

P : Et les associations, est-ce que ce sont elles qui organisent des conférences ou des ateliers ? Ou participent-elles plutôt aux ateliers avec les autres, au milieu des autres ?

M. : Les deux ! Tout est possible. Souvent, par exemple, il y a une association de santé qui va participer à l'espace santé mais qui va aussi organiser dans la semaine trois ou quatre ateliers sur des questions plus spécifiques qu'elle a envie de porter.

P : Et du coup les règles du jeu sont faites aussi avec les associations qui organisent un atelier ? Ou est-ce qu'elles se conforment au fonctionnement des UEEH ?

M. : Les deux ! Aux UEEH, on a un cadre global, un fonctionnement mais si une association ou une personne préfère faire un atelier d'une autre manière, pour telle ou telle raison, elle a la liberté de le faire. Pour nous aux UEEH c'est important qu'on ait la liberté de faire ce qu'on pense être le plus adapté, le plus adéquat à son projet. La seule chose à laquelle on veille aux UEEH c'est que les personnes aient lu la charte, qui est un texte qui définit le cadre, qui définit par exemple qu'on ne peut pas organiser un atelier à thématique sexiste, raciste, homophobe, transphobe, etc. donc la charte propose de respecter ça : respecter les identités des personnes et chercher à ne pas reproduire les mécanismes de l'oppression hétéronormative. À partir de ça, tout est possible. On peut organiser un atelier sur la chanson française des années 40, sur le fromage, sur le plaisir anal... tout est possible.

M. : Fabriquer soi-même sa chemise !

M. : Exactement et aussi faire du tango, des massages, penser les politiques de lutte contre les discriminations au Danemark, faire de la sérigraphie, de la danse, du Qi Qong, etc.

P : Et tout est déjà prévu, planifié ? Comment ça se passe ?

M : Absolument pas ! (rires) Enfin on a déjà des propositions, mais on n'a pas encore prévu le planning précis avec les heures, les jours, etc. tout cela va se faire au fur et à mesure donc dès dimanche, après l'assemblée générale d'ouverture tout le planning va être mis en place par un groupe de travail, une commission qui tous les jours, réactualisera le planning.

P : Et sur le site, on ne trouve pas ces informations alors ? Est-il mis à jour ?

M : Alors le site est à jour en termes d'informations générales par exemple comment s'inscrire etc. mais le programme de la semaine va se construire sur place.

P : Mais peut-on venir de façon impromptue ?

M : On peut venir quand on veut mais il y a des plages horaires pour pouvoir s'inscrire car il n'y a pas un bureau d'inscriptions permanent. Quand tu es inscritE, tu as un badge et tu peux aller et venir en toute liberté, et si tu viens pour t'inscrire il faut venir aux horaires d'ouverture du bureau d'inscription. Et la procédure d'inscription est très importante parce que c'est un moment d'accueil où tu reçois le livret de la participantE, la charte, etc. Ca permet aux personnes qui



veulent participer de savoir où elles mettent les pieds. Et globalement comment participer de la façon la plus harmonieuse possible. Les inscriptions ont lieu tous les jours de 10:00 à 12:00 en général et en fin d'après-midi de 18:00 à 20:00

P : Au niveau des inscriptions, c'est important pour nous d'expliquer le fonctionnement de la manifestation. Ça permet aussi d'éviter que des personnes qui arrivent mais qui ne savent pas où elles mettent les pieds d'être accompagnées en fait. Pour qu'elles comprennent que c'est un fonctionnement autogéré, que tu peux proposer des ateliers, participer aux activités, etc. En fait tout ce qu'on explique ici, aujourd'hui ! C'est vraiment pour pouvoir accueillir les participantes dans les meilleures conditions. Et donc quand on était à l'école des beaux-arts comme c'était un lieu universitaire, ça permettait d'arriver avec son badge de pouvoir rentrer de passer la grille avec le gardien qui ne laissait entrer que les personnes inscrites. Ce qui permettait d'avoir aussi un espace assez safe aussi. C'est pour ça que le fait de ne plus être accueilli à l'École des beaux-arts pose de gros problèmes d'organisation cette année. C'était un lieu fermé et en même temps ouvert. Avec la pinède avec les patios, avec des salles équipées, le grand amphithéâtre...

P : Pourquoi les Beaux-Arts ne sont plus accessibles ?

M : En fait, l'école était une école municipale gérée par les services de la ville de Marseille. Maintenant elle est indépendante, et le nouveau conseil d'administration de l'école a décidé de ne plus accorder de mise à dispositions gracieuses pour les associations pendant l'été. Cela coûterait à présent environ 20 000 € pour 15 jours. Mais c'était vraiment un lieu de rêve, un lieu idéal pour organiser une manifestation comme les UEEH. Ça permettait à toutes les envies d'exister. On pouvait faire des espaces non-mixtes, on pouvait faire du cinéma en plein air, il y avait une bibliothèque, des fêtes, des spectacles, des expositions, des

performances, des espaces de jeux... Et tout ça créait un environnement propice à la remise en question de nos préjugés de nos éducations, de toutes nos constructions...

P : Ah oui ? Il y a des personnes qui viennent avec des préjugés ?

M : Je pense qu'on a tous et toutes des préjugés liés à plein de choses, plus ou moins graves, plus ou moins conscientes... mais oui je pense qu'on a toutEs des préjugés que ça soit parce qu'on est valides, blanchEs, jeunEs, cisgenres, ou que sais-je encore, nos positions sociales, nos constructions identitaires, nos histoires, etc., tout ça c'est plein de préjugés... en fait celle qui me dit qu'elle n'a pas de préjugés, je ne la crois pas trop (rires) ! Non, mais on rigole mais c'est vrai, et je crois que c'est aussi un but aux UEEH de prendre conscience que nous sommes toutEs porteuEs de préjugés et qu'on peut les bousculer un peu et même en déloger quelques-uns.

M : Justement, en parlant de préjugés et de discriminations, je vous propose d'écouter le texte qui a été écrit à l'occasion du colloque organisé sur la notion de handicap et de sexualités, en 2012 aux UEEH. Il s'agit d'un récit et d'une analyse à partir de l'expérience vécue en tant que personne à mobilité réduite, membre du C.A. des UEEH et porteur de projet sur le handicap.

*Texte (lu par un logiciel) : « Je vais vous raconter mon expérience de militants dans un groupe de féministes transpédégouines, avec une simultanéité particulière, qui est celle d'être une personne à mobilité réduite avec des troubles d'élocution. En tant que personne en situation de handicap, voici comment j'ai pu m'intégrer au sein du conseil d'administration des UEEH. Pendant l'année il y a plusieurs réunions dans diverses villes de France, sur Marseille, Lyon, Lille, Paris, Montpellier. Parfois j'y vais avec mon fauteuil électrique, mais souvent*

j'ai pris mon fauteuil manuel. En effet les lieux où l'on va ne sont pas toujours adaptés, comme nous dormons souvent chez l'habitant, c'est très souvent inaccessible. Donc j'y vais en fauteuil manuel et l'on doit me pousser, je n'aime pas trop dépendre des autres administratricEs. En effet, cela crée une sorte de dépendance physique et psychologique. Quand dans un conseil d'administration on prend une décision qui ne me convient pas, comment donner mon opinion sans me mettre à dos les autres ? Dans une situation de dépendance, il faut le prendre en compte. J'ai mis longtemps à comprendre cela. Beaucoup de personnes en situation de handicap sont gênéEs dans des situations similaires, quand ellEs sont engagéEs dans diverses associations. C'est mon expérience qui m'a permis de le saisir.

Dans mon expérience de vie dans les réseaux militants, mes difficultés d'élocution posent problème dans les débats, surtout quand il y a des termes pointus, comme par exemple : des politiques en système non-mixte. Les militants en raffolent ! L'année dernière par exemple, lors d'un atelier, je me suis accroché avec une personne féministe abolitionniste, sans comprendre ce que je voulais lui dire, la personne est partie, après je n'ai pas osé lui reparler. Je veux bien m'accrocher avec des personnes mais avant de se cracher dessus il faut qu'elles apprennent à comprendre qu'il y a différents niveaux de formation militante, et admettre que tout le monde n'a pas étudié les différents outils de lutte politique. Surtout pour les personnes ayant grandi dans des institutions, ce n'est pas facile pour certaines personnes handicapées d'entrer dans l'arène politique. Il faut réfléchir à l'éducation populaire accessible. (...) Comme Horia Kebabza qui, dans le colloque de 2011, questionnait les privilèges blancs, je voudrais questionner les privilèges des valides, le parallèle avec le racisme, le sexisme me paraissant évident. On va réfléchir ensemble : comment déconstruire le handicap ? Pouvons jouer sur la notion de valides *versus* un valide. Je suis considéré comme une personne handicapée mais moi je ne me considère pas comme ça. N'y a-t-il pas des nuances ? Ne peut-on pas jouer sur cette notion pour faire accepter son handicap ? Par exemple, le handicap dans un monde adapté n'est pas un handicap.

Faire moins de chose ne doit pas être dévalorisé ou être une source d'isolement social ou professionnel. Peut-on imaginer une culture des corps invalides ou incomplet ?

Des modes de vie sexuelle et affective subversifs ? Positifs et nouveaux ? La logique hétéropatriarcale qui voudrait former des couples fidèles et conformes doit être questionnée. Soyons honnêtes pour une personne valide passer sa vie avec une personne invalide n'est pas le chemin souhaité au premier abord. Les relations multiples ouvertes semblent possibles à envisager, du moins dans un premier temps. Avec de l'ouverture d'esprit, on admet au fil du temps que la différence est à la fois surmontable et vivable. Et ce n'est pas un sacerdoce culpabilisant. (...) Un compagnon doit-il être un auxiliaire de vie ? C'est un vaste débat. Mais on peut déjà commencer en changeant de façon de faire, de mentalité. Faire vivre les personnes handicapées comme elles le souhaitent, dans une autodétermination de ses propres besoins, ne coûtera à mon avis pas plus cher. (...) [Le texte est interrompu à cause de problèmes techniques]

M : Désolé pour les soucis avec le logiciel... En tout cas merci. Et je me permets d'ajouter que maintenant sa démarche, dans la continuité du projet sur l'accessibilité, serait de créer une structure nationale, une association qui travaillerait sur ces questions-là. Il va sans doute animer un atelier aux UEEH pour lancer le projet. Voilà c'était aussi pour porter l'idée qu'aux UEEH peut aussi être les porteurs et porteuses de projets. Un peu comme ce qu'expliquait aussi notre ami sur les questions internationales. Et pour rebondir un peu sur le texte qu'on a écouté, ce qui m'a aussi beaucoup intéressé, c'est la réflexion sur le besoin d'une éducation populaire, et je crois que c'est une notion qui est vraiment au coeur des UEEH. La notion d'éducation populaire au sens du partage des compétences, des savoirs. Et on peut aussi parler de validisme donc d'une forme de discrimination, fondée sur un certain nombre de privilèges accordés à un groupe majoritaire. Je trouve que c'est assez significatif de la démarche aussi des UEEH que de visibiliser les

rapports de pouvoir, les rapports de domination, visibiliser les oppressions, qu'elles soient raciales, sexuelles, de genre, de classe, de santé, etc.... Il y a aussi la sérophobie, donc les discriminations liées au statut sérologique qui donne souvent lieu à des ateliers aux UEEH. Il y a aussi la notion d'autodétermination, qui est aussi une notion qu'on essaye de faire vivre aux UEEH, en permettant par exemple aux personnes qui ont peu de ressources de choisir le tarif qu'elles vont payer pour l'hébergement pour la nourriture ou les boissons. Il y a une politique qui cherche à dépasser les clivages sociaux, raciaux, etc. On met en place des dispositifs qui cherchent à compenser les inégalités sociales et économiques. On essaye évidemment, on est loin du compte, mais on essaie. Voilà c'était les mots-clés du témoignage sur lesquels je voulais revenir. Maintenant, si vous avez des questions, c'est le moment. Il y en a peut-être parmi vous qui ont vécu aussi des UEEH. Et qui ont envie de partager leur expérience...

P : Oui, moi j'ai participé aux premières UEEH, en 1979.

M. : Et veux-tu nous en parler ? C'est précieux comme témoignage pour nous, les nouvelles.

P : Eh bien j'avais 19 ans et j'étais assez déprimé. Je n'étais pas du tout organisateur, mais je me suis occupé des fêtes et d'organiser une soirée sur le Frioul où l'on avait dormi à la belle étoile. D'ailleurs on s'était fait virer par les maîtres nageurs parce qu'on était tous à poil (rires). Voilà ça a été une belle expérience. Plus tard, j'ai suivi le mouvement en participant de différentes manières.

M : Peux-tu nous raconter le contexte ? J'imagine que c'était un contexte un peu particulier. Qu'est-ce que ça veut dire, participer à des universités d'été homosexuelles, à cette époque ?

P : Dans les années 70, c'était une libération ! D'abord on était militants du GLH (Groupe de Libération Homosexuelle) et c'était comme ça qu'on reprenait confiance en soi. Moi j'habitais une petite commune autour de Marseille, Allauch, c'était la campagne, et là-bas je me sentais complètement perdu. Et mes premières relations sexuelles je les ai connues au sein du GLH et à l'université d'été également, qui m'a permis de rencontrer des gens, et qui m'ont aussi formé, sur le plan politique. Donc l'université, c'était aussi le moyen de rencontrer des gens intéressants.

M : Et c'est toujours le cas ! (rires)

P : Et c'est vrai que la situation actuelle, au niveau du militantisme, est très particulière, elle est faite de divisions, d'entrisme politique... Dans le milieu associatif, il y a beaucoup de division, et la division ne permet pas de gagner au niveau de nos droits. Ces derniers mois, le mouvement associatif a été particulièrement déplorable face à nos détracteurs qui ont été particulièrement puissants. Et tout ça c'est la conséquence de la division, de l'égoïsme. Alors c'est vrai qu'à l'époque on pouvait être pénalisés quand on draguait. Et maintenant tout ça c'est gagné mais ça peut repartir aussi. Il suffit qu'arrive un parti extrémiste au pouvoir, ça peut très bien arriver, tous ces droits seront perdus. C'est dommage de voir cette division. On le voit aussi dans l'organisation de l'Europride, les actions sont divisées, il n'y a pas de liant, c'est volatile. Alors peut-être faudrait-il une bonne université d'été pour créer du lien (rires).

M : Merci pour cet éclairage, effectivement, c'est difficile de trouver de la cohésion... J'ai l'impression qu'on arrive au bout petit à petit... Est-ce que vous avez des questions ?

P : Oui, comment fait-on pour s'inscrire ?

M : Très bonne question. Alors les inscriptions c'est très simple, on peut faire une préinscription en ligne, et ça se passe ensuite sur le campus de Luminy, dans le bâtiment du CROUS. On choisit si on veut un hébergement, on choisit son tarif, je crois que c'est 18 € le tarif plein, 12 € le tarif réduit et à partir de 4 € pour le tarif désargenté. Si on n'a pas beaucoup d'argent pour payer l'hébergement, c'est 4 € minimum. Et si on a plus d'argent, on peut mettre un peu plus pour équilibrer le budget et ainsi permettre aux personnes qui ont moins de rester aussi aux UEEH. C'est sur la base de l'autodétermination donc on ne demande pas aux personnes de fournir un justificatif, on se fait confiance, en expliquant que ce projet a un coût pour l'ensemble de la manifestation. L'idée c'est de faire ça le plus intelligemment possible tous ensemble.

Il y a aussi une adhésion de 15 €, qui permet d'avoir le badge est d'être inscrit à la manifestation de participer à toutes les activités, c'est l'adhésion à l'association. Ce qui permet de faire fonctionner l'association à l'année. Et enfin, il y a une participation aux frais de 30 € au tarif plein, 20 € tarif réduit, et 5 € pour celles et ceux qui ont moins de ressources. Une fois qu'on est inscrit, on peut participer à tous les ateliers, c'est parti !

P : Pour les repas, comment ça fonctionne ?

M : Alors pour les repas, il y a plusieurs possibilités : toutEs cellEs qui sont logéEs au même étage partagent une cuisine, on les appelle des « cuisines solidaires », elles se réunissent et s'organisent pour faire fonctionner la cuisine, par exemple : moi je vais faire des courses demain, je regarde combien de personnes vont manger, on fait un tableau, on s'inscrit pour manger, pour cuisiner, faire la vaisselle, les courses... C'est sur la base du volontariat, l'idée c'est qu'il faut en général trois à quatre personnes pour faire un repas pour 30 résidentEs, deux personnes pour faire la vaisselle et qu'un repas coûte environ deux à trois euros maximum. On participe aux courses en contribuant en fonction de ses ressources, c'est comme une cantine à

prix libre et autogérée. En conséquence, ça veut dire qu'il faut prévoir un peu à l'avance, mais ça marche aussi quand on ne peut pas prévoir, on peut s'inscrire le matin dans une cuisine il y aura toujours de quoi manger même si c'est au dernier moment.

P : Et les repas sont-ils végétariens ?

M : Les repas sont souvent végétariens, mais ce n'est pas une obligation, chaque cuisine s'organise à sa façon. Il y a des cuisines végan, et des cuisines sans gluten, sans lactose, etc.

P : Le restaurant universitaire est-il ouvert ?

M : Oui, il y a aussi le restaurant universitaire qui permet de prendre un repas à midi mais il est fermé le soir. Il y a également les sandwicheries. Enfin moi j'adore la cuisine donc je recommande aux gens d'aller y manger car c'est une super façon de rencontrer des gens, on coupe des légumes ensemble, on fait connaissance, j'aime bien...

M : Je voudrais par ailleurs rajouter quelque chose : les UEEH c'est une manifestation féministe. Mais ça ne va pas de soi être féministe, il ne suffit pas de le dire. Le terme féministe renvoie aussi à différents projets politiques qui ne se recoupent pas toujours. Alors je voulais juste préciser ça. Aux UEEH on se revendique du féminisme parce qu'on vient de mouvements féministes, parce que les UEEH sont nées du mouvement de libération des femmes dont a émergé le FHAR, dans les années 70. Le FHAR, c'est le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, et quand le FHAR s'est dissous, se sont créés les GLH, les Groupes de Libération Homosexuelle, à Paris et en province. Les GLH viennent de mouvements féministes et ont donné naissance aux premières Universités d'Été Homosexuelles, les UEH à l'époque. Donc



pour nous ça a vraiment du sens d'en être les héritierEs, de s'inscrire dans cette lignée historique-là. Ensuite on ne revendique pas à un féminisme particulier. On est juste pas abolitionniste en matière de travail du sexe ni essentialistes et c'est parce qu'on ne veut pas enfermer les gens dans des identités fixes qui seraient des essences, comme naturelles, donc ce ne sont pas des versants du féminisme qui s'expriment aux UEEH. Ce qui nous intéresse c'est de pouvoir déconstruire, grâce aux outils de la pensée féministe, les oppressions de genre et les discriminations, et tout ce qui nous empêche de vivre en fait. Voilà ce que je voulais ajouter mais si quelqu'unE veut continuer sur ce point ou interroger cette notion, on peut aussi prendre le temps qu'il faut.

M : Justement, aux premières UEEH en 79, et dans le GLH, on n'était que des gars, mais très rapidement, on s'est dit qu'il ne fallait pas se déconnecter des combats menés par les femmes, que tout était parti de là, on a les mêmes luttes, le patriarcat c'est ce qui nous pourrit la vie depuis des siècles et des siècles, donc lutter ensemble, c'est essentiel. Et forcément c'est le même combat, parce que si les hommes se font traiter d'enculés par exemple, c'est bien parce qu'ils ne se conforment pas aux modèles phallogocratiques, c'est vraiment un combat qui est toujours à la pointe.

M : Merci pour ton intervention, si on ne change pas nous-mêmes, parce qu'on a toujours des choses à déconstruire, on avance moins bien. C'est aussi un féminisme du quotidien, qu'on essaie de vivre. Par exemple, me demander si moi en tant que mec, à quel endroit je jouis de mes privilèges de mec —même si je suis discriminé parce que je suis pédé par ailleurs — quand je suis avec des meufs si je ne leur coupe pas la parole plus que d'habitude, parce que tout simplement j'ai été élevé et éduqué à ça ? Du coup les UEEH peuvent être un espace assez déstabilisant sur ce point de vue-là car ça vient bousculer nos constructions identitaires et de genre. Mais c'est ça qu'on cherche aussi.

C'est pour ça qu'on essaie de construire un espace inclusif avec de la bienveillance... C'est aussi dans ce sens-là qu'on parle de féminisme, qu'on s'appelle féministe aux UEEH ... Est-ce que quelqu'unE veut discuter cette question ou la confronter ? Parce que c'est important de confronter les points de vue aussi.

M : Voilà j'espère qu'on a traversé l'ensemble des dimensions des Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités, et puis on espère que vous avez passé un bon moment. En tout cas moi je passe un bon moment ! (Rires). Merci à vous beaucoup et bienvenue aux UEEH si vous comptez vivre l'expérience !